

## CHRONIQUE CINÉMA D'ÉRIC ARRIVÉ

# Une lutte à finaliser

Cassius «Cash» Green, jeune afro-américain d'Oakland et personnage central de la comédie satirique *Sorry to Bother You*, porte avec ce nom tous les stigmates d'un Judas du prolétariat au XXI<sup>e</sup> siècle. «Cash» pour évoquer les trente deniers sonnants et trébuchants, «Green» pour faire référence à la couleur des billets de banque libellés en dollar américain. Son ascension vers les plus hautes sphères du capitalisme sans foi ni loi débute avec un simple emploi de vendeur par téléphone qu'il décroche afin de payer son loyer à l'oncle qui l'héberge. Puis, mettant à profit une astuce fournie par un vieux briscard (qui ne donne pas par ailleurs l'impression d'avoir su s'en servir), Cassius montre qu'il sait manipuler les codes de la réussite et accède ainsi aux étages supérieurs où l'on vend le produit le plus rentable, octroyant donc les plus juteuses commissions : la force de travail.

Pendant ce temps, ses collègues (et amis pour certains) restés en position subalterne fomentent une grève afin d'obtenir quelques miettes – et certainement aussi un peu de dignité. Forçant tous les matins le piquet de grève avec l'assistance des forces de l'ordre militarisées, il n'a plus que des rapports distants avec son ancien monde. Il finit par accepter l'invitation à une soirée organisée chez son meilleur client plutôt que de rester au vernissage de l'exposition de son ancienne petite amie. Cette soirée huppée et décadente, qu'il rejoint aussi un peu par dépit, est le cadre d'une révélation accidentelle pour Cassius, qui va alors faire basculer le film dans une seconde partie où l'atmosphère loufoque de la première prend résolument un caractère surréaliste.

Lorsqu'on réalise un premier film à 47 ans, comme c'est le cas de Boots Riley avec *Sorry to Bother You*, il peut y avoir une certaine urgence à condenser en un seul jet tout ce qui a pu s'accumuler pendant des années, à la fois dans le propos et dans la forme. Le propos en question est assez explicite, car Boots Riley ne n'est pas caché tout au long de sa carrière de rappeur entamée au début des années 1990 d'avoir des convictions anticapitalistes, et même plus spécifiquement marxistes. *Sorry to Bother You* était par ailleurs le titre d'un album produit en 2012 avec son groupe, The Coup, sur la base d'un scénario qui n'a pu être tourné à l'époque faute de financement.



Quant à la forme, Riley propose celle de la dystopie à peine décalée de notre actualité. Si l'entreprise fictive WorryFree qui propose un contrat de «travail» léonin dont les termes se confondent pratiquement avec ceux de l'esclavage n'est pas encore formellement advenue (ou semble au contraire une résurgence d'un passé pas si lointain), ses projets d'humain «augmenté» propre à satisfaire la course à la productivité qui caractérise nos sociétés représentent une extrapolation à la fois grotesque et logique.

L'autre cadre formel adopté par Riley est celui de la parodie grotesque, justement, cette inquiétante étrangeté qui surgit de l'exposition au ridicule. Tous les marqueurs identifiés par Rémi Astruc pour caractériser le grotesque sont en effet présents : hybridité, métamorphose et redoublement. À ce titre, les passages les plus réussis ne sont pas forcément ceux qui visent l'effroi, en mobilisant notamment l'hybridité et la métamorphose, mais plutôt l'inconfort qui résulte du redoublement. Ainsi, le sous-texte semble plus pertinent dans la scène où une photocopieuse folle s'emballe en arrière-plan, laissant ses opérateurs impuissants et paniqués au point de s'agresser mutuellement, que dans celle où est révélée à Cassius la nature exacte du projet que le PDG de WorryFree lui propose de rejoindre.

L'aspect décousu de l'écriture et de la réalisation a déjà été évoqué, mais c'est plutôt cette valse-hésitation dans

les critiques adressées au système capitaliste qui reste finalement le plus problématique. Alors qu'affleure de temps en temps l'exigence d'une critique du système comme un tout dont dérivent la misère, le racisme, la domination constatés, la direction générale imprimée par Riley induit plutôt un renversement qui met en cause d'abord et avant tout certains des «sous-officiers» du capital comme les appelaient Marx, comme si leur volonté propre était la

source de l'avènement et du maintien de cette totalité.

Les contestataires mis en avant par Riley expriment d'abord l'idée d'un nécessaire «contrôle démocratique sur la richesse qu'ils créent par leur travail», comme il a eu l'occasion de le revendiquer lui-même. Mais la critique de la forme même de la richesse produite sous le capitalisme, qui constitue le nœud déterminant de sa reproduction, est finalement effacée derrière le spectacle de luttes littéralement sans lendemains.

Est-ce que l'on peut se revendiquer de la pensée de Marx et se contenter d'une critique morale du capitalisme – ou du moins privilégier cette approche ? Luttés de classes, discrimination raciale, sont-elles le produit d'un grand partage entre le bien et le mal, entre la servitude volontaire et la volonté de domination, entre le dénuement de moyens et le monopole de la coercition ? Certes, la cupidité et la veulerie sont des carburants qui participent à la reproduction de la société du capital, mais lui sont-elles spécifiques ? Et surtout cela n'en fait pas pour autant le moteur, la forme qui l'anime, que Marx avait située dans des catégories issues de la critique de l'économie politique et non pas d'une économie politique critique. ■

*Sorry to Bother You*, comédie satirique écrite et réalisée par Boots Riley, 2019, 1 h 45 min.

## Survivance du colportage

La diffusion de certaines œuvres relevant de la catégorie «film expérimental» est confrontée à un paradoxe : des artistes choisissent d'utiliser des formats argentiques «amateurs» (8 mm, Super 8, 16 mm...), mais les salles – hors du circuit art et essai – leur sont de moins en moins hospitalières, par disparition du matériel de projection. Visionner ces films n'est plus guère possible que dans les festivals qui leur sont dédiés. Encore faut-il qu'ils disposent de projectionnistes en mesure d'utiliser ce matériel... Or, s'il faut maintenir cette expérience vécue collective-

ment qui faisait dire à Benjamin qu'«*au cinéma le public ne sépare pas la critique de la jouissance*», il n'en reste pas moins que revoir ce genre de films devient une gageure et que cela s'avère pourtant nécessaire pour leur réception pleine et entière.

Aussi faut-il saluer la démarche de la société d'éditions *RE:VOIR*, qui propose à son catalogue des supports vidéo permettant de se confronter à nouveau à des œuvres majeures du cinéma expérimental. En accompagnant ces supports de textes des cinéastes ou de critiques, elle permet la mise en perspective de cette confrontation, apportant

ainsi sa pierre à l'édification de l'expérience vécue mentionnée précédemment.

La dernière publication en date de *RE:VOIR* rassemble seize films de Vivian Ostrovsky sous le titre *Plunge*. Cette sélection nous offre effectivement une immersion jubilatoire dans l'univers de la réalisatrice. Composé d'images de son quotidien ou empruntées à d'autres sources, chacun de ces films dégage une poésie nomade empreinte d'humour.

La constitution de ce DVD participe par ailleurs pleinement au cheminement de Vivian Ostrovsky, dont la contribution au

cinéma expérimental avait débuté dans les années 1970 par la distribution de films réalisés par des femmes ou sur des femmes, qu'elle se chargeait elle-même d'apporter dans les différents festivals où ils furent programmés. Ce colportage peut donc aujourd'hui se prolonger avec ses propres œuvres sur de nouveaux sentiers. ■

*Plunge*, 16 films expérimentaux de Vivian Ostrovsky accompagnés d'un livret de 60 pages avec les textes de la réalisatrice, d'Amy Taubin et Federico Rossini.

É.A.